



Chambre Belge
des Traducteurs
et Interprètes

Belgische Kamer
van Vertalers
en Tolken



De Taalkundige Le Linguïste

Jaargang / Volume 69 (2023) - Editie / Numéro 3 + 4

Traductologie



Guillaume Deneufbourg

« Je pense, donc... je ne suis pas ? »

De l'utilité de la théorie (en traduction)

« Je pense, donc je ne suis pas ». C'est par cet audacieux précepte anticartésien que d'aucuns entendent illustrer l'infranchissable abysse qui a de tout temps séparé théoriciens et praticiens. Trop occupés à « penser », les universitaires ne seraient pas en prise avec le vivant, déconnectés du réel dans leur tour d'ivoire.

Tirant son origine de la philosophie, le schisme ne date pas d'hier. Une exploration aléatoire des contributions scientifiques accessibles sur la Toile confirme qu'il n'épargne aucune discipline, de l'architecture aux sciences politiques, des sciences de l'éducation à l'informatique. Et donc aussi, la traduction.

Quelle utilité ?

Comme nous le rappelle Freddie Plassard (2016, 2019)ⁱⁱⁱ, nombreuses sont les publications « traductologiques » consacrées à la question. Si beaucoup soulignent le caractère omniprésent de cette dialectique, force est de constater que rares sont les contributions qui s'interrogent véritablement sur les points de convergence de ces deux mondes. Osons donc nous interroger sans tabou : quel est exactement l'apport de la traductologie à la pratique ? Est-elle seulement censée apporter quelque chose ? Dans quelle

mesure les praticiens maîtrisent-ils les notions théoriques de leur métier ? S'y intéressent-ils ? En ont-ils besoin ? A fortiori dans le contexte technologique actuel, où la traduction automatique, si elle continue sur cette lancée, en poussera certains à se demander pourquoi s'être donné tant de mal, au fil des siècles, pour élaborer des théories dont l'intelligence artificielle ne semble aujourd'hui pas faire grand cas... En une question comme en cent : théoriser la traduction, à quoi bon ?

Traducteur de Joyce et de Beckett et professeur à l'université d'Avignon, René Agostini n'y va pas de main morte lorsqu'il s'interroge sur l'utilité de la théorisation (2019)ⁱⁱⁱ : « pourquoi ajouter une théorie au nombre pléthorique des théories qui, jusqu'à preuve du contraire, ne servent que la personne du théoricien, n'ont donc pas grand-chose à donner ? » Affirmant qu'il est complètement vain de vouloir concevoir une

Traductologie

théorie de la traduction, il ajoute que « même si l'on parvenait à échafauder une belle théorie, un système, un ensemble de procédés, de mécanismes ou d'automatismes, la question demeurerait : à quoi bon ? » Selon notre critique, la traduction ne serait qu'exercice pratique et ne vît qu'en tant que tel.

Mais à quelles théories fait-il référence exactement ? Il semble les loger toutes à la même enseigne, les réduire sans distinction à une seule et même grande catégorie fourre-tout, dont aucun des éléments ne mériterait qu'on s'y attarde davantage qu'un autre. À ce titre, le propos me semble, à tout le moins, manquer de nuance.

Parallèlement, je conçois qu'en traductologie, comme le dit Delisle (1990), la théorie est une « anguille conceptuelle », dont « l'indétermination donne lieu à des acceptions subjectives multiples et est une source de confusion, de mésentente, voire de polémique ». Plassard (2019) confirme que le cliché défendu par Agostini garde sa part de vérité en admettant que « la traductologie semble s'être progressivement autonomisée par rapport à la pratique, devenue pour partie champ d'expérimentation ou de vérification d'intuitions et hypothèses formulées par les traductologues. »

Bref, il est malaisé de s'y retrouver. J'en veux également pour preuve les étudiants et étudiantes de l'université où je dispense mes cours, qui sont amenés à faire des liens entre théorie et pratique dans le cadre du « commentaire de traduction » de leur travail de fin d'études. Bien souvent, ils ne savent pas par où commencer, ni évaluer la pertinence de telle ou telle source. D'où l'idée d'évoquer, dans une démarche pragmatique, la pertinence de la théorisation en traduction et l'utilité des théories – et par extension de la recherche – pour les (futurs) praticiens et les autres.

Quelle théorisation ?

On distingue habituellement deux grands ensembles, aux contours certes indistincts, mais étiquetés toutefois selon leur tendance dominante : la prescription et la description¹².

Nombre de traductologues prennent pour point de référence historique Cicéron et sa préface des *Discours de Démosthène et d'Eschine*^{iv}, où le grand maître de l'éloquence affirme avoir privilégié la voie du « sens pour sens » à celle du « mot pour mot », marquant le coup d'envoi d'un match de longue haleine qui opposera les deux camps durant des siècles :

« Je ne les ai pas rendus en simple traducteur (*ut interpres*), mais en écrivain (*sed ut orator*) respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant toutefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot (*verbo verbum reddere*) ; pourtant, quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés... J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui en offrir non pas le même nombre, mais pour ainsi dire le même poids (*Non enim adnumerare sed tanquam adpendere*). »

Les professionnels de la traduction décèleront dans cette stratégie, édictée en 53 av. J.-C., un étonnant souffle de modernité. Cette approche, que Jean-René Ladmiral qualifiera deux mille ans plus tard de « cibliste »^v (la comparaison devrait être nuancée, mais je l'ose ici à des fins de simplification), est depuis lors opposée au littéralisme. Saint-Jérôme, traducteur de la Vulgate (traduction de la Bible en latin à partir de sa version en hébreu), sera l'une des premières vedettes de la traduction à faire les frais de

Traductologie

l'éternel déchirement qui fait souffrir aujourd'hui encore les sujets traduisants, tiraillés entre proximité et liberté. Comme le formule, avec la verve qu'on lui connaît, la grande traductrice belge Françoise Wuilmart, savoir « décoller sans déconner » ! Cité par Ballard^{vi}, notre Saint Patron avoue être à la peine :

« Il est malaisé quand on suit les lignes tracées par un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit ; il est difficile que ce qui a été bien dit dans une autre langue garde le même éclat dans une traduction. [...] Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de déserrer le devoir de traducteur ».

À l'exception de Walter Benjamin et de l'école allemande, via Schleiermacher, qui feront de la résistance en défendant une forme de littéralisme assez « radical », commence à poindre l'idée qu'un mot à mot excessif peut perturber la compréhension du texte traduit. Une expression naturelle en langue d'arrivée semble progressivement s'imposer comme la norme.

Le bien-traduire

Si ces théories classiques sont déjà classées dans la catégorie prescriptive, c'est à Étienne Dolet, traducteur humaniste du XVI^e siècle, que l'on doit les premiers préceptes du bien-traduire. Ainsi enjoint-il ses pairs dans sa « Manière de bien traduire d'une langue en aultre », de « ne pas s'asservir au point de rendre l'original mot pour mot [...], d'adopter la bonne langue française d'usage commun ; d'observer les orateurs, chercher le beau style, souple, élégant, sans trop

de prétention et surtout uniforme. » On décèle, en toile de fond, des consignes dignes des théories normatives de la langue française, qui prônent elles aussi la clarté, l'élégance et la lisibilité ; autant d'objectifs qualitatifs que partagent aujourd'hui les professionnels de la traduction, soucieux d'arriver à la plus grande « idiomaticité », et donc à ne jamais se séparer, comme l'énoncera avec inspiration le théoricien Lawrence Venuti^{vii}, de leur cape d'« invisibilité ». J.K. Rowling n'aurait pas dit mieux.



Dans sa célèbre *Deffense*, Joachim du Bellay viendra chahuter ces concepts en avançant celui d'« imitation créative » et, il est vrai, cassera un peu l'ambiance en comparant la traduction à une nécessaire pâle copie de l'original, à un pis-aller, à un art de de l'approximation.

À l'exception de la niche des textes religieux, pour lesquels le mot à mot restera la règle, ce concept de traduction d'effets et du « sens pour le sens » s'inscrit de façon durable dans les manuels de traduction. D'autres grands noms, tels qu'Umberto Eco dans son « Dire presque la même

¹ Inês Oséki-Dépré y ajoute la prospection, mais je laisserais ici de côté cette approche relevant plutôt de l'exception.

² Michel Ballard préfère parler de « traductologie réaliste, qu'il définit (selon Wecksteen et al., 2015) comme « une démarche d'investigation de la traduction faisant intervenir l'observation de corpus de textes traduits et intégrant les facteurs humains, sociologiques et culturels qui président à leur production »

Traductologie

chose »^{viii} ou Paul Valéry, par son célèbre « traduire, c'est produire avec des moyens différents des effets analogues » – qui figure en bonne place sur l'un des murs du cabinet de travail de votre serviteur – viendront marquer leur adhésion à cette approche.

Dans la même veine, citons encore la célèbre « théorie interprétative de la traduction » de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer (1984), dont la spécialisation en interprétation de conférence a incité à pousser assez loin, peut-être trop, cette quête du sens au détriment des mots, qu'elles ne voient que comme un « habillage » subsidiaire. Pas sûr que cette vision des choses convienne à la nécessaire préservation de l'esthétique littéraire, où le choix du bon mot est primordial ; dans d'autres domaines, comme la traduction publicitaire ou la transcréation, cette approche est sans nul doute à envisager.

Approche fonctionnaliste et prestation de service

On peut aisément dresser un parallèle entre cette double attitude et une autre théorie prescriptive, celle du skopos, édictée dans les années 1970 par les « fonctionnalistes » allemands Katarina Reiss et Hans Vermeer, largement diffusée par Christine Nord vingt ans plus tard^{ix}. Sans doute la théorie aux implications les plus étendues dans la pratique quotidienne des professionnels de la traduction, la plupart du temps sans qu'ils en aient conscience. Le traducteur moderne, fonctionnaliste qui s'ignore !

Donnant la préséance de la stratégie à la *fonction* du texte plutôt qu'à son contenu (d'où le terme de fonctionnaliste), et voyant la traduction comme une interaction communicative entre protagonistes, elle prône l'adaptation de l'approche à la « finalité » de la traduction, qui se doit avant tout d'être conforme aux attentes du public cible. Enfin, le commanditaire de la

traduction, le « client », jusque-là très largement occulté, acquiert la place qu'il mérite dans la réflexion.

La notion de service s'invite même dans la danse, le traducteur devenant un « médiateur » dans les interactions communicatives impliquant des personnes de cultures et langues différentes. Comme le rappelle Elisabeth Lavault-Olléon, le rôle de ce médiateur « peut à l'extrême consister à ne pas traduire et à simplement conseiller ou expliquer, le transformant alors en "consultant culturel", même si son action a toujours – intentionnellement – la fonction de modifier une situation, en l'occurrence de permettre à la communication interpersonnelle de s'effectuer »^x.

Cette vision du traducteur comme prestataire de service, comme conseiller, fleure aussi bon la modernité. L'approche gagne en importance depuis l'avènement des technologies de traduction, où les consommateurs de service de traduction attendent davantage de leurs fournisseurs, qui non seulement traduisent, mais guident aussi leurs clients à travers toute la chaîne de « fabrication » d'une traduction.

Cette nécessité est d'ailleurs enseignée dans les universités depuis des années, en tout cas dans les formations du réseau EMT (European Masters' in Translation), dont le référentiel de compétences^{xi} reprend la notion de « prestation de service ». Rudy Loock rappelle à ce titre l'importance de former les étudiants à ces compétences et d'éviter de leur « donner simplement un texte à traduire »^{xii}. Mais je m'écarte un peu du sujet...

Rendre compte de l'usage

Comme leur nom l'indique, les théories descriptives sont moins attachées à dicter la bonne méthode qu'à rendre compte du processus de traduction, sans porter de jugement particulier.

Traductologie

Parmi les classiques du genre, les inévitables universaux de la traduction de Mona Baker^{xiii}, les « travers » dans lesquels tout traducteur ne pourrait s'empêcher de tomber : l'explicitation (*overall tendency to spell things out rather than leave them implicit*), la simplification (*tendency to simplify the language used in translation*), la normalisation ou le conservatisme (*tendency to exaggerate features of the target language and to conform to its typical patterns*), et le nivellement (*tendency of translated text to gravitate towards the centre of a continuum*).

Les douze tendances déformantes d'Antoine Berman^{xiv} entendent dénoncer les mêmes péchés véniels. Parmi ceux-ci : la rationalisation (la traduction rétablit la cohérence syntaxique, l'ordre logique des choses), la clarification (la traduction explicite beaucoup), l'allongement (conséquence des deux premières tendances, notamment), l'ennoblissement (ré-écriture visant à changer le style de l'original pour le conformer aux normes de la langue d'arrivée). Nombreux ont été – et seront – les scientifiques qui s'appuient sur ces tendances pour analyser telle ou telle traduction en tant que produit.

Autre incontournable, les procédés de traduction de la « Stylistique comparée du français et de l'anglais » de Vilnay et Dalbernet^{xv} : un ouvrage que l'on peut qualifier de culte, qui se défend lui-même d'être une théorie de la traduction, mais qui se destine quoi qu'il en soit à mettre la théorie « au service de la pratique »^{xvi}. Parmi les plus connus – que j'évoque en classe toutes les semaines – la transposition (changement de catégorie grammaticale d'un concept de la source à la cible), le recours aux collocations ou encore l'étoffement.

Beaucoup plus récemment, la linguistique de corpus se propose d'utiliser la profusion de données disponibles sur Internet pour analyser

des phénomènes traductologiques et décrire les influences du transfert linguistiques sur langue traduite, en tant que telle ou en la comparant à la langue « naturelle »^{xvii}. L'écho de la traduction résonne en toile de fond du texte produit, cela « sent » la traduction : c'est le fameux *translationese*. Ou mieux encore, depuis l'avènement de la traduction automatique, le *machine-translationese* et le *post-editedese*^{xviii}. Au-delà de ces appellations un peu singulières, les réflexions qu'elles suscitent ne sont pas dénuées d'intérêt.



En parlant de traduction automatique, soulignons la profusion de recherches menées en la matière, que ce soit pour illustrer les dangers d'une confiance excessive en la machine^{xix} ou pour communiquer sur tout autre sous-domaine en lien avec la révolution que connaît notre métier. Je m'y suis frotté quelques fois.

En matière d'enseignement, des ouvrages « scientifiques » proposent des exercices spécifiques permettant de mieux former les étudiants à certaines difficultés et, accessoirement, de changer un peu de l'éternelle « traduction collective corrigée en classe ».

Traductologie

J'utilise par exemple depuis des années l'excellent ouvrage de Maria González Davies, « *Multiple Voices In the Translation Classroom: Activities, Tasks and Projects* »^{xx}, pour apporter un peu de variété lors de mes cours, ainsi que l'inévitable bible de Jean Delisle « *La traduction raisonnée* ».

Parler de son art

« C'est un paradoxe non dénué d'ironie qu'il soit impossible de parler de la traduction sans être aussitôt engagé dans les affres de la traduction elle-même » s'amuse François Ost^{xxi}. Ainsi existe-t-il pour la traduction, comme pour toute autre discipline, champ d'activité ou domaine de connaissance, une terminologie propre.

L'ouvrage susmentionné de Delisle fait partie des références qui comptent un chapitre sur le métalangage de la traduction, dont la maîtrise, même basique, peut être utile à tout professionnel amené à parler de son art, que ce soit pour justifier ses choix auprès de clients pointilleux, expliquer avec pédagogie la nature de telle erreur corrigée dans une traduction défailante ou partager son savoir avec ses pairs.

Comme se le demande, avec sans doute un inutile brin de provocation, Annie Brisset^{xxii}, « peut-on qualifier de "professionnel" un traducteur dépourvu des moyens de s'expliquer en termes techniques sur son propre métier ? » Elle insiste : « Traduire un texte, cela exige d'abord qu'on sache le lire. Cette lecture peut être intuitive, ou bien elle peut se fonder sur une analyse qui fait intervenir un ensemble de concepts et de procédures. L'utilité de la théorie, c'est, entre autres choses, de fournir au traducteur la maîtrise de ces concepts et de ces procédures. Et d'abord, de lui apprendre à les nommer, comme n'importe quel technicien apprend le nom de ses outils et des opérations qu'il effectue. » En bref, ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément ... (Je suis, je suis ? Nicolas Boileau ! (Julien Lepers, sors de ce corps)).



Plus sérieusement, je ne peux que m'associer à cette recommandation, en ajoutant que s'il ne devait y avoir qu'une seule raison de théoriser la traduction, ce serait sans doute celle-là. Langue pauvre, pensée appauvrie. Dans sa préface de l'excellent manuel de traductologie pratique de Wecksteen-Quinio et al.^{xxiii}, le grand Michel Ballard ne dit pas autre chose lorsqu'il souligne que l'évaluation d'une traduction exige un dialogue et donc un langage permettant de discourir de son objet. Prenant l'exemple des apprenants, il rappelle qu'il est caractéristique que bon nombre d'entre eux – et mon expérience m'incite à englober une partie des professionnels en exercice à ce constat – ne savent pas parler de traduction en d'autres termes que sa validité, bonne ou mauvaise. Dépourvu des outils d'analyse, trop de praticiens sont hélas incapables de donner une explication sur leurs propres critères de jugement.

Traductologie

Pour conclure

Il ne fait aucun doute que le marché de la traduction professionnelle abonde en traducteurs et traductrices d'excellence, qui ont toujours traduit de façon « empirique », sans savoir que les stratégies employées intuitivement portent en fait des noms ou ont été théorisées par l'un ou l'autre docte théoricien. J'ai moi-même traduit pendant plus de dix ans sans avoir conscience de l'existence de ces réflexions, ce qui ne m'a pas empêché, je crois (j'espère), de fournir un travail d'une qualité honnête. Il est donc acquis que ce savoir théorique n'est en rien indispensable à la pratique.

Néanmoins, je persiste à penser que les connaissances théoriques peuvent représenter un réel soutien. D'une part, je constate, dans ma propre pratique et autour de moi, qu'il est « rassurant » de savoir que deux minutes, deux ans ou deux millénaires avant nous, d'autres ont rencontré les mêmes difficultés à trouver la bonne distance, le bon ton. Cette prise de conscience aide à relativiser, à prendre du recul.

D'autre part, comment ne pas être particulièrement sensible à l'importance de la finalité du texte en traduction ? Ne pas voir l'intérêt de souligner les « péchés universels » auxquels s'exposent malgré eux tous les professionnels de la traduction ou les dangers d'un recours aveugle à la traduction automatique ? Omettre de percevoir les avantages d'une terminologie juste et précise, bien assimilée, afin de pouvoir tenir un discours réfléchi sur la traduction vis-à-vis de ses « clients » et de ses pairs

Tels sont les objectifs que nous essayons modestement de poursuivre à l'université et que je m'efforce de faire rayonner au-delà du cadre scolaire : offrir aux traducteurs et aux traductrices

(en devenir) un cadre de pensée qu'ils pourront mettre à profit lorsqu'ils seront demain des professionnels accomplis et autonomes.

Je garde l'intime conviction que pour pouvoir penser librement, il faut paradoxalement éviter d'être livré à soi-même afin ne pas être l'esclave de sa propre ignorance. Pour y parvenir, il convient de lever le nez du guidon, de se doter d'un socle de connaissances le plus solide possible. « Apprendre sans réfléchir est vain. Réfléchir sans apprendre est périlleux » disait Confucius (#namedropping).

Au même titre que les étudiants, les praticiens de la traduction, qui sont en définitive peut-être les mieux armés pour « penser la traduction » en termes pragmatiques, auraient tant de trésors à apporter à la réflexion scientifique en s'impliquant davantage dans la théorisation et la recherche (dans les limites de leurs impératifs, il va sans dire). L'ensemble gagnerait assurément à ce que les uns et les autres ne fonctionnent pas en vase clos, comme deux étrangers qui se tourneraient le dos. J'y vois le meilleur moyen de se prémunir du risque de la *non-pensée*, qui ne porte en elle aucune perspective de progrès. Amen

Guillaume Deneufbourg

i Plassard, Freddie. *Traductologues, traducteurs, un dialogue difficile*, in Ballard M. (dir.), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras, Artois Presses Université, 2006

ii Plassard, Freddie. *Théorie et pratique ou théoriciens et praticiens? Langues, cultures et sociétés; Vol. 5, No 1 (2019): La traduction aujourd'hui : théorie et pratiques*

iii Agostini, René, *La traduction n'existe pas, l'intraduisible non plus*, Éditions Universitaires d'Avignon, 2011

iv Oseki-Dépré, Inès. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris : Armand Colin, 1999, 288 p.

Traductologie

- v Ladmiral Jean-René. *Traduire : Théorèmes pour la traduction*. Paris : PBP. n°366. In : *Equivalences*, 11e année-n°2-3, 1980, pp 83-85
- vi Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin*. Lille : PUL, 1992, 299 p.
- vii Venuti, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation* (2nd ed.). Abingdon, Oxon, U.K. : Routledge, 2008, 368 p.
- viii Eco, Umberto. *Dire presque la même chose : Expériences de traduction*. Paris : Grasset, 2006, 464 p.
- ix Nord, Christine. *Translating as a Purposeful Activity — Functionalist approaches Explained*. St. Jerome Publishing, 1997.
- x Bandry, Michel, Maguin, Jean-Marie. *La contradiction*. Presses universitaires de la Méditerranée, 2003, 528 p
- xi https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt_competence_fw_k_2017_fr_web.pdf
- xii Loock, Rudy. *La plus-value de la biotraduction face à la machine*, Traduire n°241, 2019, pp. 54-65
- xiii Baker, Mona. *Corpus Linguistics and Translation Studies: Implications and Applications*, in M. Baker et alii (eds), *Text and Technology*, Philadelphia/Amsterdam, John Benjamins, 1993, pp. 233-250.
- xiv Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Coll. « tel », no 252. Paris : Gallimard, 1984, 311 p.
- xv Vinay, Jean-Pierre, Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal : Beauchemin, 1958, 332 p.
- xvi Collombat, Isabelle. *La Stylistique comparée du français et de l'anglais : la théorie au service de la pratique*. *Meta*, volume 48, numéro 3, septembre 2003, p. 421-428.
- xvii Deneufbourg, Guillaume. *Sensibiliser les futurs traducteurs aux finesses épistémiques et modales : le cas de l'évidentialité. Étude contrastive sur corpus néerlandais-français du verbe blijken*, In : *La formation grammaticale du traducteur*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2019
- xviii Daems, Joke, De Clercq, Orphée, & Macken, Lieve. *Translationese and Post-editeese: How comparable is comparable quality?* *Linguistica Antverpiensia, New Series – Themes in Translation Studies*, 16, 2018, pp. 89-103
- xix Deneufbourg, Guillaume. *Post-édition de traduction automatique : se méfier des apparences*, 2019, www.ata-divisions.org/FLD/index.php/tag/guillaume-deneufbourg
- xx González Davies, Maria. *Multiple Voices In the Translation Classroom: Activities, Tasks and Projects*, 2004, 269 p.
- xxi Ost, François. *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*, Paris : Fayard, 2009, 432 p
- xxii Brisset, Annie. *La théorie : pour une meilleure qualification du traducteur*, dans M.C. Cormier (dir), *Les Acquis et les défis*, actes du 2e Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, Montréal, 1990
- xxiii Wecksteen-Quinion, C. et al. *La Traduction anglais-français : manuel de traductologie pratique*. De Boeck, mars 2015.

Traductologie



Guillaume Deneufbourg

“Ik denk, dus ... ik ben niet?” Over het nut van (vertaal)theorie

“Ik denk, dus ik ben niet.” Met deze gedurfde anticartesiaanse stelling pogen sommigen de van oudsher onoverbrugbare kloof tussen theorie en praktijk te duiden. Academici zijn te veel bezig met ‘denken’ en zouden geen voeling hebben met wat er leeft; ze zitten los van de realiteit in hun ivoren toren. réel dans leur tour d’ivoire.

Dit schisma, dat oorspronkelijk uit de filosofie komt, is niet nieuw. Een willekeurige zoekopdracht in wetenschappelijke artikelen op het internet bevestigt dat geen enkele discipline hiervan gespaard blijft, van architectuur tot politieke wetenschappen, van pedagogische wetenschappen tot informatica. En hetzelfde geldt dan ook voor vertaling.

Welk nut?

Freddie Plassard (2016, 2019)ⁱⁱⁱ wijst erop dat heel wat wetenschappelijke publicaties over vertaling aan deze kwestie gewijd zijn. De alomtegenwoordigheid van deze dialectiek wordt vaak benadrukt, al moeten we toch vaststellen dat zelden echt op zoek gegaan wordt naar raakvlakken tussen de twee werelden. Daarom moeten we de vraag uit de taboesfeer durven te halen: welke bijdrage levert de vertaalwetenschap precies aan de praktijk? Wordt slechts

verondersteld dat ze een bijdrage levert? In welke mate beheersen beroepsbeoefenaars de theoretische achtergrond van hun vak? Hebben ze er belangstelling voor? Hebben ze die nodig? De vraag stelt zich des te meer in de huidige technologische context waarin automatische vertaling - als die op haar huidige elan doorgaat - een prominente plaats inneemt: sommigen zullen zich afvragen waarom in de loop der eeuwen zoveel moeite gedaan werd om theorieën uit te werken waar artificiële intelligentie weinig rekening mee lijkt te houden ... Kortom, waar dient vertaaltheorie nu eigenlijk voor?

René Agostini, vertaler van Joyce en Beckett en professor aan de universiteit van Avignon, trekt wel heel hard van leer wanneer hij zich afvraagt welk nut theoretisering heeft (2019)ⁱⁱⁱⁱ: “Waarom zou je nog een theorie toevoegen aan een exuberant aantal theorieën die tot bewijs van het tegendeel slecht dienstig zijn voor hun bedenker

Traductologie

als persoon, en dus niet veel te bieden hebben?” Hij stelt dat het volstrekt nutteloos is om een vertaaltheorie te willen uitwerken, en voegt daaraan toe dat “zelfs als je erin slaagt om een mooie theorie, een systeem, een geheel aan procedures, mechanismen of automatismen op te zetten, dan nog zou de vraag blijven: waarvoor dient dat allemaal?” De kritiek van Agostini luidt dat vertaling niet meer is dan een praktische oefening, en slechts als dusdanig een bestaansreden heeft.

Maar naar welke theorieën verwijst hij precies? Hij lijkt ze allemaal over dezelfde kam te scheren, ze zonder onderscheid te herleiden tot één grote ‘passe-partoutcategorie’, zonder dat één onderdeel ervan meer aandacht verdient dan een ander. In dit opzicht lijkt zijn discours mij op zijn minst weinig genuanceerd.

Tegelijk begrijp ik dat in de vertaalwetenschap, zoals Delisle stelt, (1990), “theorie een ‘conceptuele aal’ is, waarvan de vaagheid aanleiding geeft tot heel wat subjectieve interpretaties en een bron is van verwarring, verdeeldheid en zelfs polemieken”. Plassard (2019) bevestigt dat het cliché dat Agostini aanvoert een grond van waarheid bevat. Hij poneert immers dat “de vertaalwetenschap zich geleidelijk aan losgemaakt heeft van de praktijk, die deels een proeftuin geworden is, of een ruimte om vermoedens en hypotheses van vertaalwetenschappers af te toetsen.”

Het is met andere woorden een ongemakkelijke positie om je in te bevinden. Als bewijs daarvan kijk ik ook naar de studenten aan de universiteit waar ik lesgeef, die voor het ‘vertaalcommentaar’ bij hun masterproef de link moeten leggen tussen theorie en praktijk. Al te vaak weten ze niet waar te beginnen, of hoe de relevantie van deze of gene bron te beoordelen. Vandaar het idee om vanuit pragmatisch oogpunt in te gaan op hoe

relevant theoretisering is voor vertalingen, en hoe nuttig theorieën - en bij uitbreiding onderzoek - zijn voor (toekomstige) vakmensen en anderen.

Welke theoretisering?

Meestal wordt een onderscheid gemaakt tussen twee grote, weliswaar vaag afgelijnde stromingen, die benoemd worden op basis van de dominante tendens ervan: prescriptie en descriptie.¹²

Een groot aantal vertaalwetenschappers neemt Cicero als referentiepunt, en zijn voorwoord van *Redevoeringen van Demosthenes en Aeschines*, waarin de grootmeester van de welbespraaktheid stelt dat hij eerder de betekenis dan de woorden vertaalt. Zo geeft hij het startschot voor een strijd van lange adem, die de twee kampen al eeuwenlang tegenover elkaar stelt:

“Ik heb ze niet gewoon weergegeven zoals een vertaler (*ut interpres*), maar zoals een schrijver (*sed ut orator*), met respect voor hun zinnen, met woord- of gedachtefiguren, maar toch geformuleerd volgens onze Latijnse gebruiken. Ik vond het dus niet nodig om elk woord met een ander woord weer te geven (*verbo verbum reddere*); en toch heb ik de geest en de waarde van alle woorden behouden ... Volgens mij is het immers van belang voor de lezer dat hij niet hetzelfde aantal maar wel bij wijze van spreken hetzelfde gewicht krijgt (*Non enim adnumerare sed tanquam adpendere*).” [vrije vertaling]

Voor vertaalprofessionals zal deze strategie, die dateert van 53 v.C., verrassend modern aandoen. Deze benadering, die Jean-René LADMIRAL tweeduizend jaar later als ‘doeltaalgericht’

Traductologie

omschrijft^{iv} (deze vergelijking dient genuanceerd te worden, maar om het eenvoudig te houden waag ik me er hier toch aan) staat sindsdien haaks op letterlijk vertalen. Sint-Hiëronymus, vertaler van de Vulgata (de Latijnse bijbelvertaling gebaseerd op de Hebreeuwse versie), is een van de eerste beroemde vertalers die verscheurd werd door die eeuwige twijfel, die al wie vertaalt vandaag nog steeds heen en weer slingert tussen een getrouwe en een vrije weergave. Met de verve die haar zo typeert, formuleert de grote Belgische vertaalster Françoise Wuilmart het als volgt: kunnen 'loskomen zonder los te gaan'! Ballard^v citeert onze patroonheilige, die toegeeft hiermee moeite te hebben:

“Het is lastig om de lijnen te volgen die een ander uitgetekend heeft, daar nergens van af te wijken; het is moeilijk om wat goed gezegd werd in een andere taal dezelfde glans te geven in een vertaling. [...] Als ik woord voor woord vertaal, klinkt het absurd; als ik noodzakelijkerwijs de constructie of de stijl hoe weinig ook wijzig, dan lijkt het alsof ik verzaak aan mijn plicht als vertaler”.

Met uitzondering van Walter Benjamin en de Duitse school, via Schleiermacher, die verweer bieden door een vrij 'radicale' vorm van letterlijk vertalen te verdedigen, vindt stilaan het idee ingang dat overmatig woord voor woord vertalen het begrip van de vertaalde tekst kan verstoren. Een natuurlijke formulering in de doeltaal lijkt geleidelijk aan de norm te worden.

Goed vertalen

Ook al zitten deze klassieke theorieën reeds in de prescriptieve categorie, toch is het voor de eerste regels rond goed vertalen wachten op Étienne Dolet, humanistisch vertaler uit de 16e eeuw. Zo

maant hij in '*Manière de bien traduire d'une langue en aultre*' zijn collega's aan om “zich er niet toe te verlagen het origineel woord voor woord te vertalen [...], correct en gangbaar Frans te gebruiken, sprekers te observeren, een mooie stijl na te streven, die soepel en elegant, vrij pretentieloos en vooral homogeen is.” Achterliggend zien we hier richtlijnen die veel weg hebben van de normatieve theorieën over de Franse taal, die eveneens duidelijkheid, elegantie en leesbaarheid aanbevelen - allemaal met het oog op kwaliteit, die professionele vertalers ook vandaag nog hoog in het vaandel dragen met



hun streven naar de meest idiomatische vertaling. Zo willen ze vermijden dat ze zich ontdoen van wat theoreticus Lawrence Venuti^{vi} treffend omschrijft als hun mantel van 'onzichtbaarheid'. J.K. Rowling zou het niet beter gezegd kunnen hebben.

In zijn beroemde *Deffense* giet Joachim du Bellay nog wat olie op het vuur door het concept van 'creatieve imitatie' aan te brengen, en is hij - toegegeven - enigszins spelbreker door een vertaling te vergelijken met een noodzakelijkerwijs flauw afkooksel van het origineel, een lapmiddel, de kunst van de benadering.

¹ Inês Oséki-Dépré voegt hier nog prospectie aan toe, maar ik laat deze eerder uitzonderlijke benadering hier buiten beschouwing.

² Michel Ballard spreekt liever over “realistische vertaalwetenschap”, die hij definieert (volgens Wecksteen et al., 2015) als onderzoek naar vertaling waarbij corpora van vertaalde teksten gebruikt worden en rekening wordt gehouden met de menselijke, sociologische en culturele factoren die een rol spelen bij de totstandkoming van deze teksten.

Traductologie

Met uitzondering van de niche van de religieuze teksten, waar woord voor woord vertalen de regel blijft, wordt dit concept van 'hetzelfde effect beogen' en 'de betekenis vertalen' voortaan een vast onderdeel van vertaalhandboeken. Nog andere grote namen, zoals Umberto Eco in '*Dire quasi la stessa cosa*' [Bijna hetzelfde zeggen] of Paul Valéry met zijn beroemde "vertalen, dat is met andere middelen analoge effecten bereiken" - dat een prominente plaats gekregen heeft op een van de muren in het bureau van uw dienaar - scharen zich achter deze benadering.

Ook de beroemde 'interpretatietheorie van vertalingen' van Danica Seleskovitch en Marianne Lederer (1984) is het vermelden waard. Door hun specialisatie in conferentietolken hebben zij de zoektocht naar de betekenis ten koste van de woorden - die zij slechts zien als een ondergeschikt 'kleedje' - verder doorgedreven, misschien te ver. Het is niet zeker dat deze visie verenigbaar is met het noodzakelijke behoud van de literaire esthetiek, waarbij de juiste woordkeuze primordiaal is; in andere domeinen zoals de vertaling van reclame of transcreatie, is deze benadering daarentegen ongetwijfeld aan de orde.

Functionalistische benadering en dienstverlening

Er valt makkelijk een parallel te trekken tussen dit duale standpunt en een andere prescriptieve theorie: die van de skopos, die de Duitse 'functionalisten' Katarina Reiss en Hans Vermeer in de jaren '70 introduceerden, en die Christine Nord twintig jaar later weid verspreidde^{vii}. Dit is wellicht de theorie die de grootste gevolgen heeft voor de dagelijkse praktijk van vertaalprofessionals, meestal zonder dat ze zich hier zelf van bewust zijn. De moderne vertaler, een functionalist in het ongewisse!

Strategisch gezien geeft deze theorie voorrang aan de *functie* van een tekst in plaats van de inhoud (vandaar de term functionalistisch), en beschouwt ze vertaalwerk als een communicatieve interactie tussen de actoren. Zo krijgen vertalers de aanbeveling om hun benadering aan te passen aan het doel van de vertaling, die in de eerste plaats moet voldoen aan de verwachtingen van het doelpubliek. Eindelijk krijgt de opdrachtgever van de vertaling, de 'klant', die tot dan meestal op de achtergrond bleef, de plaats die hij verdient in de hele denkoefening.

Het begrip 'dienst' verschijnt hier op het toneel, en vertalers worden bemiddelaars in de communicatieve interactie tussen personen met verschillende talen en culturen. Elisabeth Lavault-Olléon merkt op dat de rol van deze bemiddelaars "er in het meest extreme geval in kan bestaan om niet te vertalen en gewoon advies of toelichting te geven. Op die manier worden ze 'cultuurconsultants', ook al is hun tussenkomst altijd - met opzet - bedoeld om een situatie te wijzigen, in dit geval om interpersoonlijke communicatie mogelijk te maken."

Ook deze visie van de vertaler als dienstverlener, raadgever, heeft iets moderns. Het is een benadering die terrein wint sinds de opkomst van vertaaltechnologie, waarbij gebruikers van vertaaldiensten grotere verwachtingen koesteren ten aanzien van hun leveranciers, die niet alleen vertalen, maar ook voor hun klanten als gids optreden in de hele 'productieketen' van een vertaling.

Dat dit nodig is, wordt trouwens al jaren belicht in de universitaire opleidingen, of toch in elk geval in die van het EMT-netwerk (*European Masters in Translation*), waar het begrip 'dienstverlening' deel uitmaakt van het referentiekader van vaardigheden^{viii}. Rudy Loock wijst er in dit verband op dat het belangrijk is om studenten

Traductologie

deze vaardigheden mee te geven, en dat we moeten vermijden om hun “gewoon een tekst te geven om te vertalen”. Maar ik wijk af ..

Weergave van taalgebruik

Zoals de naam doet vermoeden, zijn de descriptieve theorieën er minder op gericht de juiste methode te dicteren. Ze willen eerder het vertaalproces weergeven, zonder een specifiek oordeel te vellen

Een van de klassiekers uit het genre zijn de niet te versmaden universele vertaalprincipes van Mona Baker^{ix}, de ‘onvolmaaktheden’ waar elke vertaler zich wel eens op betrappt: explicitering (*overall tendency to spell things out rather than leave them implicit*), vereenvoudiging (*tendency to simplify the language used in Translation*), normalisering of behoudsgezindheid (*tendency to exaggerate features of the target language and to conform to its typical patterns*), en nivellering (*tendency of translated text to gravitate towards the centre of a continuum*).

De twaalf vervormingstendensen van Anoiné Berman^x maken bezwaar tegen dezelfde veelvoorkomende zwakheden, waaronder rationalisering (de vertaling is syntactisch coherenter, geeft de zaken een logische volgorde), verduidelijking (de vertaling expliciteert veel), verlenging (met name het gevolg van de eerste twee tendensen), veredeling (herschrijven met als doel de oorspronkelijke stijl te wijzigen en zo de normen van de doeltaal te respecteren). Heel wat wetenschappers baseerden zich op deze tendensen – en doen dit nog steeds – om deze of gene vertaling te analyseren als product.

Eveneens fundamenteel zijn de vertaalprocessen van de ‘*Stylistique comparée du français et de l’anglais*’ van Vilnay en Dalbèrnet^{xi}, een werk dat haast een cultstatus heeft. Het werpt zich op als vertaaltheorie, maar ijvert er desondanks voor om

theorie “ten dienste van de praktijk” te stellen^{xii}. De bekendste principes - die wekelijks in mijn les voorbijkomen - zijn transpositie (een concept in de brontaal omzetten naar een andere grammaticale categorie in de doeltaal), het gebruik van collocaties of aankleding.

Veel recenter wil de corpuslinguïstiek het gebruik van de massa gegevens die te vinden is op het internet gebruiken om vertaalwetenschappelijke fenomenen te analyseren en de invloed te beschrijven die taalkundige overdracht heeft op vertaalde taal – op zichzelf, of door ze te vergelijken met ‘natuurlijke taal’. De echo van de vertaling weerklinkt op de achtergrond van de voortgebrachte tekst, het klinkt ‘vertaald’: het fameuze ‘*translationese*’. Of sterker nog, sinds de opkomst van automatische vertaling: *machine-translationese* en *post-editesese*. Als we verder kijken dan deze ietwat aparte benamingen, zien we dat ze toch aanleiding geven tot boeiende denkoefeningen.



Er is al enorm veel onderzoek verricht naar automatische vertaling, of het nu de bedoeling is om de gevaren van al te veel vertrouwen in de machine te benadrukken^{xiii}, of om informatie mee te geven over elk ander subgebied dat gelinkt is aan de revolutie die gaande is in ons beroep. Daar ben ik zelf een aantal keer kort op ingegaan.

Traductologie

Voor opleidingsdoeleinden vinden we in 'wetenschappelijke' werken specifieke oefeningen om de studenten beter te wijzen op bepaalde moeilijkheden, en in de tweede plaats om eens iets anders te doen dan altijd maar 'vertalingen gezamenlijk in de les verbeteren'. Al jaren gebruik ik bijvoorbeeld *'Multiple Voices in the Translation Classroom: Activities, Tasks and Projects'*, een uitstekend werk van Maria González Davies, om wat variatie in mijn lessen te brengen, naast *'La traduction raisonnée'*, de bijbel van Jean Delisle.

Kunstbeschuwing

"Het is een tamelijk ironische paradox dat het onmogelijk is om het over vertaling te hebben zonder meteen te vervallen in de kwellingen die vertalen met zich meebrengt," stelt François Ost met enig vermaak^{xiv}. Zo heeft vertaalkunde, net als elke andere discipline, elk ander activiteits- of kennisgebied, een eigen terminologie.

Bovengenoemd werk van Delisle is een van de referenties met een hoofdstuk over de metataal rond vertalen. Als professionals die zelfs nog maar op basisniveau beheersen, dan kan dat nuttig zijn om het te hebben over de 'kunst die ze beoefenen', of het nu is om hun keuzes te rechtvaardigen tegenover een muggenziftende klant, pedagogisch onderbouwd toe te lichten waarom iets fout is in een ondermaatse vertaling of hun kennis te delen met collega's.

Annie Brisset^{xv} stelt zich wellicht op een nodeloos licht provocerende toon de vraag: "kan je een vertaler die niet de middelen heeft om in technische termen toelichting te geven bij zijn eigen beroep wel een 'professional' noemen?". En ze gaat nog verder: "Een tekst vertalen, vereist eerst en vooral dat je hem kunt lezen. Dat kan op een intuïtieve manier, of op basis van een analyse met een reeks concepten en processen. Het nut van theorie is onder andere dat vertalers deze concepten en processen onder de knie krijgen. En dat ze in de eerste plaats leren ze te benoemen,



net zoals technici de naam leren van het gereedschap dat ze gebruiken en van de handelingen die ze uitvoeren." Kortom, zoals letterkundige en vertaler Nicolas Boileau zei: "*Ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement*" [Wat je goed begrijpt, kun je duidelijk uitleggen, de woorden om het te zeggen komen vanzelf].

Ik kan niet anders dan mij aansluiten bij deze aanbeveling, met de toevoeging dat als er maar één bestaansreden zou moeten zijn voor vertaaltheorie, het wellicht dan die zou zijn. Arme taal, verarmde gedachtegang. In het voorwoord van het uitstekende praktische vertaalhandboek van Wecksteen-Quinio *et al.*^{xvi}, beweert de grote Michel Ballard alleszins niet het tegendeel wanneer hij onderstreept dat de beoordeling van een vertaling een dialoog vereist, en dus de woordenschat om erover te praten. Hij geeft het voorbeeld van studenten, van wie velen - en in mijn ervaring geldt die vaststelling ook voor een

Traductologie

deel van de actieve professionals - niet in staat zijn om het over een vertaling te hebben met andere woorden dan goed of slecht. In de praktijk beschikken te veel vertalers niet over dergelijke analyse-instrumenten, zodat ze helaas niet in staat zijn om hun beoordelingscriteria toe te lichten. .

Tot slot

Het lijkt geen twijfel dat de professionele vertaalmarkt overloopt van uitmuntende vertalers die altijd op een 'empirische' manier vertaald hebben, zonder te weten dat de strategieën die ze intuïtief hanteren een naam hebben of in een theorie gegoten zijn door een af andere geleerde theoreticus. Zelf heb ik meer dan tien jaar vertaald zonder nog maar weet te hebben van deze beschouwingen, wat mij er echter niet van weerhouden heeft, denk ik (hoop ik), werk van behoorlijke kwaliteit te leveren. Het staat dan ook vast dat deze theoretische kennis in de praktijk geenszins onmisbaar is.

Toch blijf ik de mening toegedaan dat theoretische kennis echt ondersteunend kan werken. Enerzijds stel ik vast, bij mijn eigen werk en in mijn omgeving, dat het 'geruststellend' is te weten dat anderen twee minuten, twee jaar of tweeduizend jaar eerder, dezelfde moeilijkheden als wij ervaarden om de juiste afstand of de juiste toon te vinden. Die bewustwording helpt je relativeren, los te komen.

Anderzijds: we kunnen toch niet anders dan bijzonder gevoelig zijn voor het belang van het doel van een te vertalen tekst? We moeten beseffen hoe belangrijk het is om te benadrukken aan welke 'universele zonden' vertaalprofessionals zich tegen wil en dank schuldig maken, of hoe gevaarlijk het is om blind te vertrouwen op automatische vertaling. En we mogen ook niet uit het oog verliezen hoeveel voordelen juiste,

nauwkeurige en goed gekende terminologie wel heeft om tegenover 'klanten' en collega's met kennis van zaken over vertalen te spreken.

Dat zijn de doelstellingen waar wij aan de universiteit in alle bescheidenheid naar streven, en waar ik mij voor inzet opdat ze ook buiten de onderwijscontext ingang vinden: een denkkader creëren voor vertalers (in wording), waar ze voordeel uit kunnen halen wanneer zij morgen volleerde en zelfstandig werkende professionals zijn.

Ik blijf er ten stelligste van overtuigd dat je om vrij te kunnen denken paradoxaal genoeg moet vermijden om aan jezelf overgeleverd te zijn, zodat je geen slaaf wordt van je eigen onwetendheid. Om daarin te slagen, moet je je blik verruimen, en zorgen voor een zo stevig mogelijk kennisfundament. "Leren zonder te denken is ijdel. Denken zonder te leren is gevaarlijk," zei Confucius (#namedropping).

Net zoals studenten zouden vertaalprofessionals, die tenslotte misschien het best gewapend zijn om 'na te denken over vertalen' in pragmatische termen, zoveel kunnen betekenen voor de wetenschappelijke denkoefening als ze meer zouden deelnemen aan theoretisering en onderzoek (natuurlijk binnen de grenzen van hun mogelijkheden). We zouden er ongetwijfeld allemaal bij winnen als we niet in silo's zouden werken, zoals twee vreemden die elkaar de rug toekeren. Dat is voor mij het beste middel om de dreiging van het *niet denken* af te wenden, wat geen enkele hoop op vooruitgang biedt. Amen.

Guillaume Deneufbourg

Vertaling: Eva Wiertz

Revisie: Annemie Wynen

Traductologie

- i Plassard, Freddie. *Traductologues, traducteurs, un dialogue difficile*, in Ballard M. (dir.), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Arras, Artois Presses Université, 2006
- ii Plassard, Freddie. *Théorie et pratique ou théoriciens et praticiens?* Langues, cultures et sociétés; Vol. 5, No 1 (2019): La traduction aujourd'hui : théorie et pratiques
- iii Agostini, René, *La traduction n'existe pas, l'intraduisible non plus*, Éditions Universitaires d'Avignon, 2011/2011
- iv Oseki-Dépré, Inès. *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris : Armand Colin, 1999, 288 p.
- v Ladmiral Jean-René. *Traduire : Théorèmes pour la traduction*. Paris : PBP. n°366. In : *Equivalences*, 11e année-n°2-3, 1980, pp 83-85
- vi Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin*. Lille : PUL, 1992, 299 p.
- vii Venuti, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation* (2nd ed.). Abingdon, Oxon, U.K. : Routledge, 2008, 368 p.
- viii Eco, Umberto. *Dire presque la même chose : Expériences de traduction*. Paris : Grasset, 2006, 464 p.
- ix Nord, Christine. *Translating as a Purposeful Activity — Functionalist approaches Explained*. St. Jerome Publishing, 1997.
- x Bandry, Michel, Maguin, Jean-Marie. *La contradiction*. Presses universitaires de la Méditerranée, 2003, 528 p
- xi https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt_competence_fwk_2017_fr_web.pdf
- xii Loock, Rudy. *La plus-value de la biotraduction face à la machine*, Traduire n°241, 2019, pp. 54-65
- xiii Baker, Mona. *Corpus Linguistics and Translation Studies: Implications and Applications*, in M. Baker et alii (eds), *Text and Technology*, Philadelphia/Amsterdam, John Benjamins, 1993, pp. 233-250.
- xiv Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Coll. « tel », no 252. Paris : Gallimard, 1984, 311 p.
- xv Vinay, Jean-Pierre, Darbelnet, Jean. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal : Beauchemin, 1958, 332 p.
- xvi Collombat, Isabelle. *La Stylistique comparée du français et de l'anglais : la théorie au service de la pratique*. Meta, volume 48, numéro 3, septembre 2003, p. 421-428.

Le Linguiste - De Taalkundige

ORGANE DE LA CHAMBRE BELGE DES TRADUCTEURS ET INTERPRÈTES ASBL

Affiliée à la Fédération
Internationale des Traducteurs
(FIT)

ORGAAN VAN DE BELGISCHE KAMER VAN VERTALERS EN TOLKEN VZW

Aangesloten bij de Fédération
Internationale des Traducteurs
(FIT)

ÉDITEUR RESPONSABLE / VERANTWOORDELIJKE

UITGEVER

Max De Brouwer
CBTI - BKVT
Boulevard de l'Empereur 10,
B-1000-Bruxelles - Brussel

Tous droits réservés /
Alle rechten voorbehouden
CBTI-BKVT © 2023

RÉDACTEUR EN CHEF / HOOFDREDACTEUR

Cyrille Ndjitat Tatchou

RÉDACTEUR EN CHEF

ADJOINT /

ADJUNCT-HOOFDREDACTEUR

Sophie Martin

CONTRIBUTIONS (AUTEURS) /BIJDRAGEN (AUTEURS)

Sébastien Devoge
Max De Brouwer
Romane Bodart
Guillaume Deneufbourg
Arjan Kwakkenbos
Pascale Pilawski
Johan Vandenbussche
Adrian Probst
Cyrille Ndjitat Tatchou

POOL DES TRADUCTEURS / POOL VAN VERTALERS

Eva Wiertz (Coordinatrice)
Martine De Bruyn
Nicky Wijns
Silke Van Vlasselaer
Isabelle Fraipont
Laurence Englebert
Annemie Wynen
Justine Piette

DESIGN

Alain Delvaux

PHOTOS / FOTO'S

Pixabay, CBTI-BKVT, Pexels
Alain Delvaux

COLLABORATION

Si vous souhaitez collaborer au
Linguiste, veuillez envoyer vos
articles par courrier électronique
à l'adresse
taalkundige-
linguiste@translators.be.

Les articles seront publiés dans
la langue dans laquelle ils ont
été soumis. Ils n'engagent que
leur auteur et ne reflètent pas
nécessairement l'opinion de la
CBTI.

MEDEWERKING

Indien u aan de Taalkundige
wenst mee te werken, gelieve
uw artikels per e-mail te sturen
naar volgend adres:
taalkundige-
linguiste@translators.be.

De artikelen worden
gepubliceerd in de taal waarin
zij werden ingestuurd. Zij geven
alleen de mening van de auteur
weer en niet noodzakelijk die
van de BKVT.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

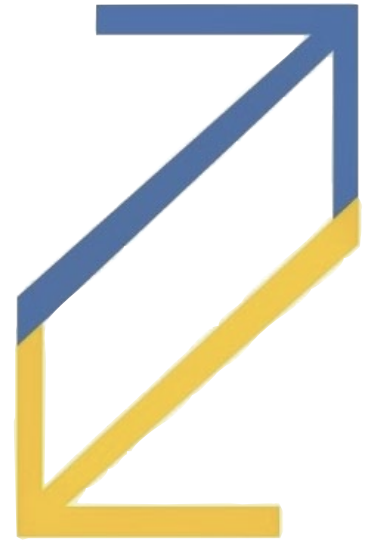
La reproduction ou la
publication, intégrale ou
partielle, du contenu de cette
revue sous quelque forme et par
quelque procédé que ce soit, est
interdite sans autorisation écrite
préalable du conseil
d'administration de la CBTI.

ALLE RECHTEN VOORBEHOUDEN

De reproductie of de publicatie
van dit tijdschrift of van
gedeelten hiervan, in welke
vorm of op welke wijze ook, is
verboden zonder voorafgaande
schriftelijke toestemming van
het bestuur van de BKVT.



C B T I
B K V T



Chambre belge des
traducteurs et interprètes
Belgische Kamer van
Vertalers en Tolken

Association sans but lucratif /
Vereniging zonder
winstoogmerk

Siège social / Maatschappelijke zetel:
Boulevard de l'Empereur 10
B-1000 Bruxelles – Brussel
Tel. : + 32 2 513 09 15
Fax. : + 32 2 513 09 15

www.translators.be

Membres – leden:
secretariat@translators.be
Public – publiek: info@translators.be

BTW/TVA : BE 407 664 274